

L'indicible aveu proféré

André Gaulin

Number 18, May 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56836ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Gaulin, A. (1975). *L'indicible aveu proféré*. *Québec français*, (18), 33–33.

poésie

PROJECTION

(à mes frères québécois)

Race de soleil
En déséquilibre nouveau

La nue
Percluse
Refuse ta vulve temporelle

Espace éruptif

Épanouissement pulvérisateur

* * *
Microcosme en mutation
Sous la paume hiémale
Des lugubres exils
Effrite l'oeuf phtisique
Et lymphatique

Putréfaction du geste

Chevauche
Flamboisement de l'onde
Fracas du mascaret

* * *
Alors
Le Silence polychrome
Configurerà
Orme
Et
Fleuve

Comme sexes embrassés
Au vent salin

Race de soleil
En équilibre stellaire

La nue
Se gonflera de désirs
Purificateurs

HIVER DE BRAISE

Aussitôt que se froisse le fourreau
lumineux
Et que l'épicycle inaugure l'incertain
Mon hiver devient nocturne et
intraitable
Comme un mascaret perdurable et
tyrannicide

Aucune détente ne renferme d'amorce
lascive

Hors fréquence
Je déverrouille l'arc immuable
Au ravissement givré de la braise

Guy CHAMPAGNE

L'INDICIBLE AVEU PROFÉRÉ

À mes frères de bouche et d'oreille

Je parle le français et je m'en étonne. Cette langue venue jusqu'à nous dans la continuité historique éclate dans l'aujourd'hui. Je suis un langage refoulé, je suis la parlure des ancêtres, je parle la langue imaginée et tenace de nos pères. Deux cent dix ans de domination anglaise n'ont pas aboli la langue du fleur de lys, je parle bleu, je parle blanc, je parle rouge. Le silence a porté longtemps chez nous la force de ceux qui résistent, et à l'heure où le silence puissant des ancêtres peut devenir lâcheté, tergiversation et résignation, ma parole éclate, je crie dans le vent qui domine le smug des hommes consommés et consommés, j'éclate comme un cri longtemps retenu dans la nuit, le cri d'une femme enfin libérée, je profère des paroles. Et que l'on ne s'étonne pas qu'après deux longs siècles de mutisme, je crépite en sacres et blasphèmes: c'était la langue des chantiers, c'était la langue du porteur d'eau, c'était la langue des nombreux fils de la revanche des berceaux qui ont servi de main-d'oeuvre à bon marché. Ne vous surprenez pas de me voir hésiter non plus: j'ai tout le dictionnaire sur le bout de la langue et comme dirait la Bolduc, ça m'empêche de turluter.

Ah! si jamais par le pouvoir des fusils l'on m'assassine. En attendant, par un pouvoir encore plus subtil et plus pernicieux, l'on me viole à coup de cartes de crédit, l'on me trompe par le coup de la Brink's ou par des rapports Fantus, l'on m'affamine et on me fait le chantage du pain et de l'eau. On veut asservir mon esprit par une économie qui n'est pas en fonction de l'homme, par le pouvoir de l'argent qui doit faire les riches plus riches et les pauvres plus pauvres, par le pouvoir de l'huile qui pollue le Saint-Laurent qui résiste encore, par le pouvoir de l'argent qui tua au Vietnam au prix d'un demi-million par tête, l'on me lave le cerveau par une insidieuse publicité faisant croire au bonheur de l'homme d'ici par l'usage de trois appareils de télé, par le port d'une montre pour jour de pluie, d'une montre pour jour ensoleillé. Que ces capitalistes gardent leurs poulets aux hormones et qu'ils soient réduits à coucher avec leurs vieux comptables, qu'ils soient obligés d'acheter leur eau au pouce cube comme ils spéculent sur la terre de tous les hommes qui y ont un droit de naissance et qu'ils ne puissent plus hélas acheter la dignité quand un jour ils constateront comme ils sont des tout nus.

Je parle une langue tassée, pressée par le temps, l'on me dit nationaliste parce que je me sens des racines qui me permettent de me tenir debout et de regarder combien malgré tout le monde est encore beau, je parle une langue pressurée par le mutisme, j'arrive jusqu'à vous de la Nouvelle-France, j'ai toujours la forêt giboyeuse à main gauche mais le supermarché à main droite; je crie, j'éclate, je tonitruie et je sais que mon chant rauque intéressera toute la terre, et je sais que dans ma complainte il y a le génie du rythme tellement qu'en dansant mes ortels; je drave sur les mots perdus, je réinvente un pays français au nord de l'Amérique, un pays où l'on vivra toujours librement, un pays sans bon sens, car telle est ma folie mes camarades de bouche et d'oreille de vouloir inventer, sans les lettres patentes des multimillionnaires internationaux qui ont asservi l'Occident... Je parle une langue de fou, je suis aliéné depuis toujours, exilé séculaire, mais le chant rauque en barbarie ensorcelle les générations montantes qui préfèrent le feu de grève au strip-tease des voyeuristes... je hante ce pays dans une danse de lutins qui feront sept fois le tour de notre Jéricho pour que le ghetto de nos assimilateurs tombe, je hante encore ce pays, dame blanche... le député du parti ne comprend plus son fils qui s'en va dans l'Est comme avocat populaire... les polichinelles de la Canadian army ne font plus peur... Un jour nouveau se lève sous le pouvoir du langage, la vague du Saint-Laurent roule et tangage dans le français historique, notre île n'est pas noyée, la parole fait un pont avec un monde universel; je parle le français comme une espérance, je sortilège les forêts prêtées à I.T.T. car ma lutte est totale, mes esprits reprennent son corps de terre et d'eau, l'on dira bientôt par toute la terre qu'il y a au Nord de l'Amérique un nouvel être nommé québécois et qu'il est beau, et qu'il est pacifique et qu'il a le sang latin de sa mère et qu'il a le goût aventurier de ses pères et qu'il a exigé paix et dignité et qu'il a demandé du français pour l'oreille, du travail pour le pain.

Ma langue a le mordant de la lutte, je fringue sur la rivière d'un monde imaginaire. Me voici, me voici, Québec français, j'arrive...

André GAULIN